

Luis Sepúlveda

Un **n**om
de **t**orero

Métailié 
N O I R

UN NOM DE TORERO

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, 1992
Le Monde du bout du monde, 1993
Un nom de torero, 1994
Le Neveu d'Amérique, 1996
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, 1996
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre, 1997
Journal d'un tueur sentimental, 1998
Yacaré/Hot Line, 1999
Les Roses d'Atacama, 2001
La Folie de Pinochet, 2003
Une sale histoire, 2005
Les Pires Contes des frères Grim
(avec Mario Delgado-Aparáin), 2005
La Lampe d'Aladino et autres histoires pour vaincre l'oubli,
2009
L'Ombre de ce que nous avons été, 2010
Histoires d'ici et d'ailleurs, 2011

Luis SEPÚLVEDA

UN NOM DE TORERO

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par François Maspero*

SUITES

Éditions Métailié

20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris

www.editions-metailie.com

2005

Titre original : *Nombre de torero*

© Luis Sepúlveda, 1994

By arrangement with Litterarische Agentur Mertin Inh., Nicole Witt e.K., Frankfurt am Main, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1994

ISBN : 978-2-86424-797-5

ISSN : 1281-5667

Luis SEPÚLVEDA est né en 1949 et vit actuellement dans les Asturies, en Espagne, après avoir habité Hambourg et Paris. Il est l'auteur, entre autres, du Vieux qui lisait des romans d'amour, des Roses d'Atacama, de Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler, du Monde du bout du monde, de La Folie de Pinochet, d'Une sale histoire, de La Lampe d'Aladino et de L'Ombre de ce que nous avons été. Ses livres sont traduits dans 50 pays.

À mes nobles amis : Ricardo Bada (qui m'a convaincu que j'étais un écrivain), Paco Ignacio Taibo II (qui m'a embarqué dans l'aventure du Roman Noir) et Jaime Casas, alias "El Chancho", qui a vécu le plus noir des romans et n'a jamais cessé de rayonner.

I

*Tôt ou tard, la vie me poussera en avant
et je bondirai sur le chemin. Comme un
lion.*

Haroldo Conti,
écrivain argentin
disparu à Buenos Aires
le 4 mai 1976

*Un. Terre de Feu :
des charognards dans le ciel.*

Le chauffeur de *L'Étoile de la Pampa* écarquilla les yeux en apercevant la silhouette du cavalier sur le bord de la route. Cela faisait cinq heures qu'il roulait, les yeux rivés sur la piste toute droite et sans autre distraction que quelques nandous qu'il faisait fuir en donnant des coups de klaxon stridents. Devant lui, la route. À gauche, la pampa couverte d'herbes dures. À droite, la mer franchissant, dans un murmure de haine incessant, le détroit de Magellan. Rien d'autre.

Le cavalier était à quelque deux cents mètres et montait un mantungo, un cheval poilu qui patientait en mordillant des brins d'herbe. Le cavalier avait le corps engoncé dans un poncho noir qui couvrait également les flancs de l'animal, le chapeau de gaucho à bord court rabattu sur les yeux, et il ne bougeait pas un muscle. Le chauffeur arrêta le bus et donna un coup de coude à son aide.

- Réveille-toi, Pacheco.
- Quoi ? Je ne dormais pas, chef.
- Non ? Tes ronflements empêchaient d'entendre le moteur. Tu parles d'un aide.
- C'est la faute à la route. Toujours pareille. Pardon. Vous voulez un maté ?
- Regarde. Ce vieux con dort, ou alors il est évanoui.

– Y'a qu'une manière de le savoir, chef.

Dans le bus se trouvaient une poignée de voyageurs ankylosés par les longues heures de route. Certains somnolaient, la tête pendant sur la poitrine, et ceux qui étaient éveillés discutaient sans enthousiasme des mésaventures du football ou de la baisse incessante des cours de la laine. Le chauffeur se retourna, indiqua la silhouette immobile de l'homme à cheval et leur fit signe de se taire.

L'Étoile de la Pampa roula lentement en roue libre pour s'arrêter juste devant le cavalier endormi. Le cheval, sans se troubler, continuait à donner des coups de dents dans l'herbe clairsemée. Cavalier et monture se tenaient devant une curieuse construction en bois, peinte en rouge et en jaune. C'était une sorte de pigeonnier sur pilotis à un mètre et demi du sol. Son volume aurait permis à un homme de dormir commodément à l'intérieur.

L'appel rauque de l'avertisseur alarma le cheval qui releva le cou, encensa de sa tête aux grands yeux étonnés et faillit désarçonner son cavalier en déplaçant sa croupe pour tourner.

– Du calme ! Du calme, idiot ! cria celui-ci, surpris.

– Réveille-toi, vieux con ! Un peu plus et je t'écrasais ! cria le chauffeur en guise de salut, au milieu des éclats de rire de son aide et des voyageurs.

– Bandit. Chauffard. Pauvre type ! répondit le cavalier en flattant le cou de l'animal pour le calmer.

– T'énerve pas, ou tu vas avoir une attaque. Et range-toi, faut qu'on mette le courrier dans la boîte.

– Tu as quelque chose pour moi, maquereau ?

– Peut-être bien. Le règlement dit que tu dois le prendre dans la boîte.

L'aide sauta à terre. Il se dirigea vers l'étrange construction, ouvrit la porte sur laquelle on lisait "Poste Numéro Cinq. Terre de Feu", en sortit plusieurs caisses, des ballots de peaux et un sac portant le sigle de la poste chilienne. Il monta dans le véhicule avec ce chargement et en redescendit quelques minutes plus tard avec des paquets scellés et un autre sac postal. Après avoir déposé les paquets à l'intérieur, il referma solennellement la porte.

– Maintenant, tu peux aller voir si quelqu'un se souvient de toi.

Le cavalier attendit que *L'Étoile de la Pampa* se soit éloignée. Il regarda le bus diminuer peu à peu, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point tremblant dans le paysage uniforme de la plaine. Alors il talonna le cheval et s'approcha du poste.

La lettre disait : "Désolé, Hans. Ceux de toujours viennent te voir. On se reverra en enfer. Ton ami. Ulrich."

– Et voilà. Fallait bien que ça arrive un jour. Depuis plus de quarante ans que j'attends... Ils peuvent venir quand ils veulent, murmura-t-il en relisant la lettre que le vent agitait dans ses mains.

Les éperons d'argent effleurèrent les flancs de l'animal en lui signifiant de se mettre au trot pour quitter la route et gagner la pampa et ses herbes hautes et luisantes qui reflétaient le soleil de midi. Tout à coup, il tira sur les rênes pour retenir sa monture et se dressa sur ses étriers en regardant le ciel. Tout là-haut planait un couple de charognards.

– Pourquoi ces oiseaux de malheur sont-ils les premiers à sentir les mauvaises nouvelles ? dit-il à voix haute, puis il enfonça ses éperons pour repartir au galop.

Deux. Berlin :
auf Wiedersehen (*adieu ma pampa*).

... Je sais que cette lettre est souvent confuse, mais vous devez comprendre que la mémoire n'est pas toujours infaillible et qu'aucune confession n'est claire quand elle est marquée par le poids de la trahison.

J'ai trahi un homme, l'homme qui a été mon meilleur ami, mais je ne crois pas que les émotions aient leur place dans cette maudite histoire et je me bornerai donc à exposer les faits.

En 1941, je servais avec Hans Hillermann dans la police du Troisième Reich. Nous n'étions pas nazis. Nous n'avons eu aucune participation particulière dans la persécution des Juifs ni dans la répression contre les opposants. Notre mission à Berlin consistait à garder la porte principale de la prison de Spandau.

Les hivers berlinois étaient et sont toujours rudes. L'administration de la prison avait aménagé une petite pièce chauffée dans le sous-sol du bâtiment, où les gardes pouvaient se dégourdir les membres et boire de temps en temps un pot de café. Hans et moi étions unis par une longue amitié cimentée au cours d'interminables parties d'échecs et par le secret désir d'émigrer un jour, de partir à jamais pour un lieu considéré comme l'ultime recoin de la planète encore porteur d'espoir : la Terre de Feu. Nous rassemblions des informations sur cette contrée

lointaine, extraits de journaux de voyageurs, livres de géographie, qui nourrissaient notre imagination et notre envie de quitter l'Allemagne. Je suis né en Saxe. Hans à Hambourg. Il connaissait les milieux du port de sa ville et ne cessait de me répéter qu'il était relativement facile d'embarquer. Nous avions même un plan pour désertier, mais l'argent nous manquait. Nous passions ainsi de longues nuits dans la cave chauffée, à déplacer les pièces sur l'échiquier et à nous lamenter sur notre pauvreté qui nous condamnait à rester sous l'uniforme.

Un jour que nous nous trouvions seuls – je ne me souviens plus de la date exacte –, nous nous sommes aventurés à forcer la serrure d'une porte qui conduisait à une sorte de magasin. Nous savions que cette dépendance était utilisée par des officiers de la SS qui entraient et sortaient du lieu pour y déposer ou y prendre des paquets soigneusement ficelés. Nous espérions trouver un bon vin ou une bouteille de brandy pour égayer notre garde, mais nous n'avons vu que des paquets légers et minces. Avec force précautions nous en avons ouvert un, et nous avons découvert un tableau. Ni Hans ni moi n'avions de connaissances en art, mais nous avons supposé que si les SS conservaient ces peintures, c'était qu'elles avaient de la valeur. Je me souviens que Hans a dit : "Dis-donc, Ulrich, on dirait qu'on se rapproche de notre voyage."

Nous avons souvent franchi cette porte, et nous avons examiné diverses œuvres d'art. Souvent, aussi, nous avons été tentés par l'idée d'en prendre une et de désertier, mais nous étions arrêtés par l'amère évidence que nous ne pourrions rien en faire. Comment déterminer sa valeur ? À qui la vendre ? Et puis, dès que les SS

se rendraient compte de son absence, ils n'auraient pas de mal à identifier les voleurs. Nous soupçonnions bien l'immense richesse que nous avions à portée de la main, mais notre ignorance nous tourmentait. Plusieurs mois ont passé ainsi, et puis, une nuit que nous étions de garde, nous avons forcé, une fois de plus, la serrure. Cette fois, nous avons trouvé une petite caisse en bois très bien emballée. Nous l'avons ouverte en prenant soin de ne pas tordre les clous ni de laisser de traces sur les planches. À l'intérieur, sous des couches d'étoffe, il y avait une caisse plus petite, fermée par un fort cadenas en bronze. Sur la surface du cadenas, nous avons lu : "Lloyd Hanséatique, Hambourg."

La vue du cadenas a agi comme une puissante invite à l'ouvrir, et nous l'avons fait en sachant que nous accomplissions le geste le plus dangereux de notre vie. Ce que nous avons découvert à l'intérieur nous a coupé le souffle : soixante-trois pièces d'or.

Fous de joie, nous nous sommes embrassés. Nous nous approchions enfin de la réalisation du rêve si longtemps partagé. Hans a été le premier à sortir de cette euphorie. Tout en remettant les pièces d'or dans leur boîte, il a dit : "Ulrich, c'est tout de suite ou jamais. Ces pièces valent plus que tout ce que nous pouvons imaginer. Partons, et on verra ensuite ce qu'on peut en faire. Ils vont remuer ciel et terre pour nous retrouver, et plus on sera loin, mieux ça vaudra."

Nous sommes arrivés à Hambourg en novembre 1941. Effectivement, Hans connaissait des dockers. Pendant que nous attendions le bateau qui devait nous emmener, j'ai appris sur lui beaucoup de choses dont je ne m'étais jamais douté, par exemple qu'il avait appartenu au

mouvement Spartakus et qu'il avait eu un frère qui était mort en Espagne, en combattant chez les internationalistes de la brigade Thaelmann.

Les spartakistes du port nous ont cachés dans une maison d'Altona.

Nous avons passé là trois semaines dans l'attente du bateau qu'on nous avait indiqué. Nous devions voyager dans la cale d'un cargo sous pavillon chilien, le *Lebu* qui faisait escale deux fois par an à Hambourg avec un chargement de bois. Durant cette attente, je me rappelle lui avoir demandé s'il avait une idée sur la manière dont nous pourrions vendre ces pièces. Sa réponse n'était guère encourageante : "Oublie-les, Ulrich. On ne pourra jamais les vendre. Du moins, pas avant la fin de la guerre. À ce moment-là, on verra : soit leurs propriétaires voudront les récupérer, soit on les fondra. J'ai peur qu'il ne s'écoule beaucoup de temps avant que nous puissions en tirer un bénéfice."

Une nuit, la griffe du malheur nous a rejoints.

Je ne sais pas si nous avons été dénoncés ou si la maison qui nous hébergeait était surveillée depuis longtemps par la Gestapo ; toujours est-il que Hans a réussi à s'enfuir en emportant les pièces.

Je pense qu'il est inutile de m'étendre sur ce que j'ai enduré. Lorsque je n'ai plus été capable de faire le compte des semaines, des mois peut-être, passés aux mains de la Gestapo, j'ai décidé que Hans se trouvait nécessairement hors d'atteinte et, dans les aveux réitérés que j'ai faits, je me suis limité à reconnaître ma complicité dans le vol. Ma petite expérience de policier me soufflait que ces hommes ne me tueraient pas avant d'avoir